

Onna novalla mouâda po sè servi à trâblia

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197488>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Ces côtelettes ont l'air bien savoureuses.
— Oui, monsieur.
— Oserais-je vous prier de m'en laisser goûter un morceau. Si leur qualité répond à leur bonne façon j'en ferai apprêter ici quelques-foi... Un tout petit morceau !...

Votre ferme intention est de refuser net. Mais sans attendre la réponse, M. Grugeon, pique le morceau à la pointe d'un couteau.

Que faire ? se fâcher et quitter la table ? Alors M. Grugeon achèvera paisiblement vos côtelettes.

Vous avez été vaincu, vous deviez l'être, car les armes n'étaient pas égales. Vous êtes allé au combat avec votre seule volonté, tandis qu'à sa volonté, M. Grugeon a joint, comme auxiliaires, les exigences de son estomac et le vide de son gousset.

Par un beau dimanche d'été, M. Grugeon se lève matin et descend à la gare. Il n'a pas de projets, tout dépendra des circonstances. Il rencontre une foule de joyeuses compagnies qui suivent le même chemin, jeunes gens et jeunes filles, papas, mamans, qui vont s'ébattre sur le vert gazon des montagnes. Tout ce monde est muni de sacs et de paniers bien garnis. M. Grugeon va de l'un à l'autre, considère le volume des sacs, ouvre largement ses narines, et dès qu'il a perçu un vague parfum de pâté ou de langue fourrée, il suit pas à pas ces groupes bienheureux. Il les accompagne au guichet, entend qu'ils demandent des billets pour Montreux, et en prend un pour la même destination. Il passe avec eux sur le quai, s'insinue dans le compartiment qu'ils occupent ; ces braves gens sont pleins d'allégresse ; ils ne se figurent pas que là, au coin, est un ennemi de leur félicité ; ils sont disposés à être communicatifs et généreux.

— Belle journée, dit M. Grugeon.

— Bien belle, répond un des jeunes gens ; aussi nous en profitons pour aller aux Avents.

— Moi, je vais en Caux.

— Vous devriez venir aux Avents avec nous : en Caux, pas un chat ! on s'y ennuie mortellement.

— Ma foi ! peu s'en faut que je me laisse tenter !

— Eh ! pardieu, ça y est.

— Je crains de vous gêner.

Nous gêner ? allons donc ? (frappant sur le sac) il y a assez là-dedans pour vous et pour nous.

A Montreux, nos jeunes gens prennent gaiement le chemin des Avents. M. Grugeon, homme sérieux, ne quitte pas les porteurs de comestibles. A la première halte, il ne croit pas convenable de déployer sa gloutonnerie. Il se sert modérément, on est obligé de lui dire : — Mangez donc, mangez donc, nous avons encore une bonne heure à monter.

Une des jeunes filles demande à son cousin :

— Gustave, quel est cet oiseau qui est avec nous ?

— Je ne sais pas ; il m'a paru bon diable et je l'ai invité à nous accompagner.

— Il n'est pas amusant, au moins.

Sur la route, M. Grugeon, que le petit blanc a égayé, pince la taille aux dames, et leur débite quelques grosses platitudes qu'il prend pour de l'esprit.

Mais il ne devient vraiment amusant qu'aux Avents. Il vide les pâtés, et consomme comme quatre. On le regarde avec effroi, s'attendant à le voir sauter d'un instant à l'autre ; mais lui, toujours calme et impassible, va son petit train. On a fait venir de l'auberge 12 bouteilles d'Yvorne. M. Grugeon en boit plus que sa part, et quand le quart d'heure de Rabelais arrive, il se retire discrètement bien loin, bien loin, sous un prétexte ou sous un autre.

Le retour est silencieux ; les bons jeunes gens craignent d'avoir été dupes d'un exploitateur, et M. Grugeon digère.

EPILOGUE

Lundi, j'ai été souffrant toute la journée, dit M. Grugeon à l'un de ses intimes ; figurez-vous que dimanche je rencontre des jeunes gens qui me forcent à aller avec eux aux Avents, qui me bourrent de pâtés, de langues salées et d'Yvorne.

— Oh ! vous m'en direz tant.

— Oui, voilà comme je suis faible de caractère.

— Il faut vous ménager.

André Estienne.

AU PONT D'ARCOLE.

La bataille du pont d'Arcole a été illustrée par Bonaparte. Il se trouvait à Vérone avec une armée réduite à 14,000 hommes et il était menacé par 40,000 Autrichiens. Jamais l'armée française n'avait vu accumulés autour d'elle des périls plus redoutables. C'est alors que Bonaparte prit une de ces résolutions que le désespoir seul peut inspirer au génie : il sortit de Vérone pendant la nuit et, après quatre heures de marche, il se porta en arrière des troupes autrichiennes ; au matin, le signal du combat fut donné, et nos soldats se précipitèrent en avant.

Celles-ci, croyant encore Bonaparte dans Vérone, furent tout d'abord surprises ; mais le sang-froid leur revint, et elles opposèrent une résistance formidable. Mais l'armée française était entraînée et, impétueusement, elle continua sa marche en avant. La bataille dura soixante-douze heures. Enfin, après une épouvantable série d'engagements, les ennemis cédèrent la victoire à l'héroïsme, et les Vénoniens virent rentrer en vainqueurs dans leur ville une poignée de soldats sortis en furtifs quelques jours auparavant.

Les épisodes de cette bataille sont demeurés célèbres. L'un des plus connus est celui où l'on voit Bonaparte, descendu de son cheval, saisissant un drapeau et s'élançant sur le pont d'Arcole, en criant : « Suivez votre général ! » Ce fait d'armes est resté l'un des plus populaires du glorieux soldat. Le Conseil des Anciens, après avoir décidé que l'armée avait bien mérité de la patrie, fit don à Bonaparte, pour être conservé dans sa famille, du drapeau qu'il avait porté sur le pont d'Arcole. Noble récompense, bien plus glorieuse que la couronne qui devait être donnée plus tard au général tout-puissant.

Mais il y eut plus d'un acte d'héroïsme à ce passage du pont d'Arcole. Bonaparte ne fut pas seul à y faire preuve de bravoure. Son aide-de-camp, le jeune Muiron, y fut tué, et combien d'autres y moururent anonymement, après avoir fait des prodiges de valeur !

Ce fut au cours de la seconde journée de la bataille que le tambour André Estienne se distingua.

Le petit tambour se trouvait à un kilomètre environ du pont d'Arcole, sur lequel Bonaparte, la veille, s'était élancé victorieux. Son attention fut attirée par une fumée compacte qui montait au-delà des maisons du village d'Arcole. Cette fumée était celle des canons ennemis. Les Autrichiens, revenus sur leurs positions, balayaient de leurs boulets la route qui mène au pont et empêchaient ainsi nos troupes d'avancer.

L'idée vint à Estienne de passer de l'autre côté du pont d'Arcole et de battre la charge, afin d'entraîner nos soldats ; il en fit part à son sergent. — « Passer sur le pont, répondit celui-ci, c'est impossible ; sais-tu nager ? » — « Té ! si je sais nager, je crois mais bien ! » — « Eh bien ! nous allons passer à la nage ! » — « Mais mon tambour va se mouiller et je ne pourrais pas battre la charge. » — « Eh bien ! alors, je te porterai et, pendant que je nagerai, toi, tu battras ! »

Ce qui fut dit fut fait.

Le sergent nageait, ayant André Estienne sur ses épaules, et celui-ci, son tambour posé sur le sac du sergent, hors de l'eau, battait ferme, ralliant quelques grenadiers qui se trouvaient là.

On arriva sur l'autre rive.

André Estienne, son tambour devant lui, se mit à battre de plus belle.

Un frémissement courut dans les rangs des enne-

mis. Ils prêtèrent l'oreille. La charge résonnait, haletante, saccadée, furieuse. Tout d'abord, elle avait été à peine entendue, encore assourdie par l'éloignement ; maintenant, elle s'accélérait, se rapprochait, trouvait des échos. Elle éclatait, vive et sonore.

Les ennemis surpris, crurent avoir affaire à toute une troupe. Le fait est absolument historique, incontestable. Ils se souvenaient du terrible assaut de la veille et furent pris de panique. Tous abandonnèrent les canons.

Cette fois, le passage du pont était bien libre !

Et le petit tambour, à qui d'autres tambours étaient maintenant venus se joindre, continuait à battre. Nos soldats, entraînés en colonnes serrées, s'étaient élancés au pas de course, la tête en avant, la baïonnette croisée.

La charge continuait, plus ardente et plus rapide. Et plus elle accélérât la mesure, plus elle augmentait l'entraînement. Gravissant les escarpements, sautant les fossés, franchissant les haies, traversant les taillis, nos soldats couraient, mus par une irrésistible impulsion... Encore un élan, encore un bond en avant !... La charge jeta son dernier roulement, et nos troupes étaient sur les positions, et nous avions la victoire !

La belle action du petit tambour fut connue, et Bonaparte le récompensa en lui donnant des baguettes d'or. Ce fut tout pour l'instant. Mais, en 1803, Bonaparte, passant la revue de sa garde, s'arrêta devant un tambour qui portait des baguettes d'or en sautoir, et reconnut le jeune héros d'Arcole : — « Ah ! c'est toi, mon brave, lui dit-il ; eh bien ! je vais faire mieux pour toi ! » — Et, détachant de son habit la croix de la Légion d'Honneur, il la fixa sur la poitrine d'André Estienne.

Cette croix, ainsi que les baguettes d'or, ont été conservées par un de ses descendants, aujourd'hui horloger à Malakoff.

(Petit Parisien.)

Onna novalla mouda po sè servi à tråblia.

Quand on est 'na pecheinta beinda po medzi à la mima tråblia, s'on revao 'na sèconda assietà de soupa, on eimpognè lo potson et on sè sai sè mmo, se la terrina est drai dévont vo ; mû, se le sè tràovè à l'autro bet de la tråblia et qu'on ne pouessè pas accrotsi lo potson ein allondeint lo brè, on bussè son vezin avoué lo càodo et on l'ài dit de vo passà la terrina.

L'est dinse que faut fèrè s'on a tant sai pou d'honnètètà.

L'est verè que, bin soveint, cein eimbètè voutrès vezins de tråblia quand vo lè fèdès dinse arrètà on part de iadzo de medzi po vo teindrè on pliat à voutra potta, mû, que volliat-vo ? on est bin d'obedzi de fèrè dinse et cein est bin pe honnètè de sè servi pou ein on iadzo et redèmeindà pe soveint què d'eintsa-tellà se n'assietà, kà vo sarià tot vito traitta de golu et de rupan, et voutrès vezins porriont petètrè onco sè derè que vo z'ai dà boués coumeint dà mandzès de veste et que vo z'ai poàire que n'y aussè pas prào por vo.

Ora, vaitès z'ein iena coumeint quiet l'ài a onco on altra mouda po sè servi à la tråblia, quand lè pliat sont pas drai dévont vo :

Lo père Marmelon, qu'a prào vegnès, avai prai sti an houit z'ovrà po lè poà et lè focherà, et la demeindze, à midzo, quand bin cliào z'ovrà ne travaillivait pas, l'ont ètè trè ti dinà tsi lo maitrè, kà l'est la mouda, quand on a dà z'ovrà po on part de senannès, de lè repètrè la demeindze tot coumeint lè z'auto dzo.

A l'hotò à Marmelon, là a po medzi 'na granta tråblia avoué dou grands bancs, kà lo vilho a adè prào mondo : li, sa fenna, lè dou valets et trai felhiès sein comptà lè z'ovrà que l'ont adè ein dzornà.

Don, clià demeindze que vo dio, l'ètiot 'na pecheinta beinda po dina, et quand l'uront medzi la soupa, la fennè apportè su la tråblia lo bouili, lè truffès boulaïtès et dà ribès accouà moudaïès dein de la sauça à la farna.

Ion dà cliào z'ovrà, qu'on lài dit Cropotton,

on tot bon po ein derè et po ein fèrè, età chetâ su lo banc contre lo mouret, pè vai lo maitein dès la trâblia, eintremi dâi z'auto compagnon. L'avâi dza medzi dè clliâo ribès et voliâvè s'ein reservi on part dè couillèrâ, mà, lo pliat, qu'avâi fè lo tor, sè trovâvè tot à l'auto bet et ne poivè pas l'aveintâ avoué la man.

Adon, quand ve cein, ye dese :

— Dis-vâi, Bordatse, tè que tè âo fin bet et tè, Pécoué, qu'est à l'auto bet, eimpougnivai clliâ trâblia tsacon pè voutron bet et vo l'avancèrâi on bocon dâo côté dè la fenêtra, contre mè.

Lè dou gaillâ, que ne saviont pas què sè derè, sè crotson à la trâblia et l'avancènt coumeint avâi de Cropatton.

Adon quand lo bet dè la trâblia io y'avâi lo pliat dè ribès, arrevâ drâi dévant lo gaillâ, stusse lào fe :

— Ora, halte ! arrètâ vai on momeint, vu mè servi dè ribès !

Pu, quand l'ein eut poaisi n'a demi-dozanna dè couillèrâ, Cropatton lào dese :

— Reboutâ pi la trâblia io l'irè, ora y'è tot cein que mè faut ; grand maci !

Les chambres à coucher d'autrefois.

En visitant les chambres de nos vieux palais ou châteaux, on peut se faire une idée des dimensions énormes que les draps de lit devaient présenter. On nommait couchettes des lits de 6 pieds carrés ; les couches mesuraient 8 pieds 1/2 sur 7 1/2, ou 11 sur 10, ou 12 sur 11. Ces dernières avaient donc 4 mètres de largeur.

Mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque les nobles invitaient sans cesse à coucher avec eux leurs compagnons d'armes, en signe de fraternité chevaleresque.

Un bon lit se composait alors d'une pailleasse remplie de foin et de paille, d'un matelas garni de laine et de coton, d'un lit de plume, d'un traversin rempli de duvet et d'un oreiller. Nous retrouvons encore cette même disposition dans beaucoup de nos campagnes où le sommier n'est qu'exceptionnellement employé.

Au XV^e siècle on inventa le matelas de toile cirée gonflée d'air au moyen d'un soufflet. A partir du XVI^e siècle, on commença à bassiner les lits avec la bassinoire classique. Au XVII^e siècle, le *moine* était déjà connu, mais la boule à eau chaude, originaire d'Angleterre, ne conquist la faveur publique que vers 1770.

Jusqu'au début du XVII^e siècle, les draps de lits conservèrent le nom de linceux et linceuls. Les élégants avaient adopté la mode des draps de taffetas noirs.

La coutume était de les parfumer. A défaut de salon, la chambre à coucher résuait la vie privée d'une femme. Elle y passait la journée entière, étendue ou assise sur son vaste lit garni de moelleux oreillers. C'est dans cette attitude qu'elle recevait ses visiteurs.

(Le Voleur.)

Tirer le diable par la queue. — Voilà une locution populaire très fréquemment employée et dont peu de gens connaissent l'origine. A n'en pas douter, elle fait supposer entre le diable et le pauvre homme une lutte dans laquelle ce dernier n'osant attaquer de front son adversaire, sans doute à cause des cornes et des griffes, le saisit par derrière afin de l'éloigner ; et l'inutilité de ses efforts a été rendue par une de ces métaphores empruntées de ces bêtes récalcitrantes qui s'obstinent à avancer au lieu de reculer quand on les tire par la queue. C'est donc la lutte incessante de l'homme contre le malheur, et de la lutte opiniâtre auquel il est condamné pour se procurer de quoi vivre.

On connaît cette phrase originale que Victor Hugo fait dire à Gubetta dans *Lucrèce de Borghia* :

« Il faut que la queue du diable lui soit sou-
dée, chevillée et vissée à l'échine d'une ma-
nière bien triomphante, pour qu'elle résiste
à l'innombrable multitude de gens qui la
tirent perpétuellement ! »

Hospice de l'enfance. — Lors de la dernière vente en faveur de cet établissement, une élégante petite brochure illustrée avait été publiée. Cette brochure, contenant quelques pièces de vers, dont l'auteur est M. Ferdinand Wenger, est encore en vente, au profit de la même œuvre, chez MM. Roussy et TARIN, libraires. Prix : 50 centimes.

Logogriphe.

Mon sort, hélas ! est d'être exposé à la flamme ;
Mon nom sert quelquefois à nommer une femme ;
Mon pays d'origine est par delà les mers ;
Sous son beau ciel on voit les rameaux toujours verts ;
Si tu m'ôtes un pied, ô lecteur, tu me changes
En ce pays lui-même où tu serais aux anges.

Pour laver les bas noirs. — Il ne faut pas employer de savon, mais une sorte de mousse faite au moyen du son (environ une tasse à thé) enfermée dans un sac de mousseline. On lave les bas dans cette préparation. Au sortir de l'eau, on les roule dans une serviette en pressant fortement, et on les fait sécher rapidement à la chaleur du feu, non en plein air.

Pour faire de l'eau de lavande. — Le moyen le plus simple, et qui donnera un excellent produit, consiste à délayer 30 grammes d'essence de lavande dans un litre de bonne eau-de-vie.

Rien de plus sain et de plus rafraîchissant en même temps que de moins coûteux.

Boutades.

L'ouverture de la saison d'opéra nous remet en mémoire les imprécations d'un baryton irrité par la jalousie, contre un ténor que tout le monde applaudit. Espérons que nous n'entendrons jamais de pareilles choses parmi nos artistes :

Ténor, unique objet de mon ressentiment,
Ténor, que des gobeurs encensent bêtement,
Ténor, sinistre auteur du mal qui me dévore,
Vil ténor ! je te hais ! parce que l'on t'adore !
Puisse-t-il te cribler de mille pommes cuites,
Houspiller sans pitié tes sons mal assurés ;
Puisse-t-il te cribler de mille pommes cuites,
Et, si ce n'est assez, qu'ils t'en lancent de frites.
Que des chats monstrueux, des couacs et des grail-

Sans trêve en ton gosier se pressent par millions.
Puisse-je voir la presse éreinter tes roulades,
Voir huer et siffler toutes tes gargouillades.
Voir le dernier ténor cracher son dernier *ut*,
Moi seul en être cause et lui dire enfin : *Zut !*

J.-B. LAGLAIZE.

Au guichet d'une administration de l'Etat. — Un contribuable, à l'employé absorbé dans la lecture de son journal :

— Monsieur, s'il vous plaît...

Le rond-de-cuir, se décidant à lever les yeux :

— Vous n'êtes guère patient... S'il y avait du monde avant vous, vous seriez pourtant bien obligé d'attendre !

Un de nos marchands de combustibles recevait, il y a quelque temps, cette missive d'une jeune veuve de sa connaissance :

« Chair monsieur, faite moi le plaisir de m'envoyer deux sent quilo de coqs car il fais bien frois. »

Un Marseillais et un Gascon ont passé la soirée ensemble. L'heure est avancée.

Le Gascon, regardant sa montre : « Bagasse, deux heures ! C'est le moment d'aller se coucher. Ce n'est pas que je dorme beaucoup, oh ! non ! quatre à cinq heures de sommeil me suffisent. »

— Eh ben, moi, dit le Marseillais, deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

— Deux heures, seulement ? Ce n'est pas assez.

— Oh mais, moi, je dors très vite, mon bon !

Toujours les bizarreries de notre langue.

Quand un homme se meurt on dit qu'il s'*éteint*.

Et quand il est mort on l'appelle *feu* !

Quelques amis causaient l'autre jour des difficultés qu'offrirait l'étude de certaines langues étrangères. Les uns prétendaient que l'allemand était beaucoup plus difficile à retenir que l'anglais ; d'autres affirmaient le contraire.

— Quant à moi, interrompt l'un d'eux, j'ai toujours eu la preuve que la langue la plus difficile à retenir était celle de ma belle-mère.

Une dame est en train de marchander un gigot.

Elle aperçoit le chien du boucher, perché sur une table et occupé à flairer la marchandise.

— Est-ce que cet animal-là ne vous mange jamais de viande ? demande-t-elle.

— Oh ! jamais, madame ; il la lèche, et c'est tout.

Voici le contenu d'un petit billet remis dans le temps à un voiturier faisant le trajet de Morat à Lausanne, par un agriculteur de la Broye : « Cher ami, je t'envoie, comme tu m'avais demandé, trois douzaines d'œufs pour faire couvrir par le voiturier. »

Au Palais de Justice, dans la salle des Pas-Perdus.

Un vieil avoué, montrant à un de ses confrères un avocat qui est en train de gesticuler et de parler tout seul :

— Ah ça ! il est donc fou ?

— Pourquoi cela ?

— Dame ! Un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mangerait sa marchandise.

Madame frappe modestement à la porte de la chambre où repose sa cuisinière.

— Ma chère Joséphine, vous plairait-il de vous lever pour préparer le déjeuner de monsieur ? Il est près de 8 heures. Après quoi, si cela ne vous dérange pas, vous aurez bien l'extrême obligeance de vous occuper un peu du dîner : je vais réveiller Françoise, qui aura peut-être la bonté de vous aider.

La Paternelle. — Dans son assemblée générale du 9 mars dernier, cette société ayant décidé l'organisation d'une Fête champêtre, pour subvenir aux frais considérables nécessités par l'arbre de Noël qu'elle offre chaque année aux enfants de ses membres, le comité chargé de l'élaboration du programme de cette fête, qui aura lieu au Parc de Montrond, en a fixé les dates au dimanche 28 et lundi 29 mai prochain,

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION		Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que :	
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants,			
		dep. Fr. 1 — p. m.	
Milaines, Bouxkins, Cheviots p ^r hommes	2 50		
Coutil imprimé, flanelle laine et coton	— 45		
Cotonnerie, toiles écruës et blanchies	— 20		
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco.			
Adresse: Max Wirth, Zurich.			

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.